

APOSTROPHE

Un philosophe ? Mais pas du tout : c'est un rimailleur, un troubadour, un amuseur si vous préférez ! Parfois il écrit de beaux textes, plaisants à écouter : on s'y arrête quelques instants car on a tous besoin d'un peu de légèreté. Les poètes sont des chanteurs de rue qui déclament pour quelques sous mais la poésie est éphémère comme les papillons, comme nos joies et comme nos peines. Je vous assure que les poètes n'ont rien à dire ! Comment le pourraient-ils : ils se moquent de la grammaire, du bon usage et, par-dessus tout, de la logique. Les poètes enchainent les mots comme des enfants enchainent des perles : c'est un jeu en quelque sorte. C'est navrant ? Au contraire ! Il faut bien qu'on se détende, que l'esprit se repose : la pensée est si laborieuse qu'elle mérite bien de se distraire.

Le poète, qui se tenait au fond de la salle, ne pouvait en supporter davantage : il se leva et, lentement, il s'approcha de l'orateur. Il le regarda fixement et puis, sans colère, il dit : « cela m'amuse vraiment de vous entendre aussi pathétique ». L'orateur, surpris sans doute, balbutia quelques « mais » auxquels le poète ajouta : « j'ignorais des philosophes qu'ils savent aussi bêler ! ». Suivit aussitôt une vague d'applaudissements : l'orateur, confus, s'éclipsa dans les rideaux. Le poète, relevant la tête, aperçut sa Muse tout au fond : il fendit l'assemblée et disparut.

Ce qui m'amuse et me navre tout autant, ce sont les philosophes : qui sont-ils donc ces ramasseurs d'idées ? Ils glanent le long des routes quelques grains oubliés et, chemin faisant, des feuilles de pissenlit mais, rapporte la rumeur, ce qu'ils préfèrent, ce sont les œufs de grenouille. Au raffinement des mets, ils préfèrent celui des mots : des concepts ils font leur nourriture, leur menu quotidien, leur plat de résistance. Après tout la gastronomie est un art mineur, une distraction : les cuisiniers ne sont-ils pas aussi poètes ?

Rideau ! Les philosophes ne m'amuse plus : est-ce dire que déjà ils me navrent, que la comédie vire au cauchemar, au drame peut-être ? Et pourquoi pas une tragédie ? C'est impossible : Euripide et Platon, son conseiller, en ont fait une singularité, un objet de réflexion, un naufragé du torrent des Idées. C'est tragique ? Ce qui est tragique, c'est que la tragédie n'est plus un jeu, une représentation car tragique est la vie, tout simplement.

Doit-on comprendre que le tragique est, depuis les origines, l'objet le plus propre de la philosophie ? Nietzsche l'a pensé et, après lui, Heidegger. N'y-a-t-il pas dans la guerre des dieux, Apollon contre Dionysos, un signe, une indication de ce qui fut et demeure notre part la plus sombre ? Peut-on cacher, sous le boisson ou au fond d'un bénitier, que le tragique est notre lot quotidien le plus intime, le plus pesant de nos fardeaux qui nous plie sans jamais nous briser, la caresse mordante d'un vent du nord, glacial et impitoyable ? N'est-ce pas nous trahir nous-mêmes de le jeter dans l'ombre d'une Idée, d'un chant apollinien, d'un déni socratique ? N'y-a-t-il pas dans le tragique un piège pour la stricte Raison, un labyrinthe dans lequel elle s'égaré et finit par y perdre son impossible unité ? Ce labyrinthe, parce qu'il est inconstructible, rompt tous les fils d'Ariane : sacrifice au Minotaure des raisons les plus téméraires.

Il est certain que je délire en ces fadaïses : conjuration académique d'un kantisme servile ! De quelles catégories pourrais-je me garantir ? Au diable tous ces mystères qui déjouent la Raison ! Je suis, m'a-t-on dit, le jouet d'un mysticisme primaire : qui, aujourd'hui, oserait encore croire en ses rêves ? La technique n'a-t-elle pas ruiné nos moindres utopies ? De quelle paternité pourrais-je me prévaloir quand au cimetière des idoles pourrissent aussi les dernières gloires ? L'insolence nietzschéenne passe pour un artifice et, s'agissant de Heidegger, sa moustache (parce qu'elle en rappelle une autre) a eu raison de ses pensées les plus profondes. A présent ce sont d'autres qui s'imposent : la philosophie est une affaire de bandes, parfois de contrebande : ce que je nomme ici des bandes, ce sont, paraît-il, des courants de pensée qui s'entrecroisent et s'interpellent : c'est bon pour le moral !

Mais il semble que, une fois encore, je fais fausse route, que je n'ai rien compris : les bandes à Deleuze, à Foucault, à Badiou ou à BHL, sans oublier celles qui, par timidité, peinent à se manifester, tout cela ne fut qu'un jeu porté par l'air du temps, celui des manifs et des contradictions, des corrections policières et des indignations. Après tout les « Boat People » ont réconcilié Sartre et Aron : ce n'est déjà pas si mal ! Tous ces gardiens de la Raison avaient-ils la tête froide ? Leurs passions furent trop intimes pour qu'on puisse en parler : le mythe de Socrate s'est confondu avec le temps, pauvre chimère !

Me voici donc assigné au tribunal de la Raison : qui pourrait m'y défendre ? M'apporter le soutien d'un maigre témoignage ? Deleuze, enjoué de sarcasmes, a endossé la peau du procureur général tandis que Derrida, coiffé d'une perruque leibnizienne, préside la séance. Deleuze, fidèle à ses boniments, enchaîne les concepts alors que, privé de ligne de fuite, je suis jeté sans égards dans le jeu impitoyable de la déconstruction. Un sujet qui pense, cela n'existe pas : au gré de nos pensées on est toujours un autre, autrement dit personne. « Qui êtes-vous donc ? » me demande Derrida : un autre ! « Soyez plus précis et dites-nous qui vous êtes ! » : un autre, je vous l'ai déjà dit. « Vous devez bien avoir un nom ? » surenchérit le Président : ça n'a pas d'importance ! Disons que je m'appelle « personne », une case vide si vous préférez. C'est ainsi que me décrivent les schyzo-analystes : demandez à Deleuze !

Derrida me trouve bien insolent ; je me retourne un bref instant et, caché parmi la foule, j'aperçois Foucault baillant son ennui : quand les mots sont creux, ils donnent des ballonnements. Bouveresse s'est endormi sur son trop peu de gloire : tous ces gens, qui parlent et ne disent rien, ont si peu à lui apprendre. Je suis coupable : le virtuel nous apprendra de quoi. Ma culpabilité est empirique et son objet transcendantal, c'est-à-dire bien réel mais non encore acté : bref je suis coupable par anticipation. Je n'ai rien à ajouter : le crime dont on m'accuse est indéfendable, une atteinte que rien ne peut justifier et, moins encore, atténuer, une déconstruction avortée de la Raison qui sait et juge : je suis coupable du crime de lèse-Raison et il me faut, à présent, l'expier.

Dans les geôles de la Raison, bien des rêves se sont brisés mais que m'importent ces murs de pierre et ces barreaux d'acier : ma pensée les traverse comme de vulgaires chiffons. Comment retenir ici celui qui n'y est pas ? La Raison est un leurre : de tout ce qu'on y trouve, bien peu est véritable : une parodie de ce qui n'est qu'ailleurs !

Lecteur, tu es parvenu jusqu'au seuil de ma maison : c'est à toi de le franchir. Demeure en ces lieux autant qu'il te plaira et sois rassuré : il n'y a pas de pièges, pas de fantômes, pas de porte close pour priver ton regard de ce qu'on ne peut voir. Je place en ton oreille ces mots avisés : en cette demeure, de tout ce qu'on y voit, bien peu s'y trouve et de ce qui s'y trouve, bien peu se donne à voir. Dans cette obscurité, la lumière est inutile : tout semble s'y confondre et c'est à toi qu'il appartient de distinguer ce qui doit l'être. Le temps s'est assoupi dans les mailles des tentures et les fissures des meubles ; te voilà « Igitur » perdu dans l'escalier dont se dérobent les moindres certitudes : tout est pareil à ce matin et cependant plus rien ne se ressemble. Ce sont les choses qui viennent à nous : sois patient et elles viendront jusqu'à toi, suivant leurs propres voies. Laisse-toi envahir par le monde plutôt que de le prendre et n'en saisis que les ombres. Laisse ta raison sur le seuil : elle attendra que tu reviennes pour en user à ta guise.

Une dernière chose : ce qui diffère est identique autant rien n'est jamais le même...

« Pourquoi existons-nous ? » se demande Heidegger étant donné qu'on aurait pu ne jamais exister ; il est indéniable que nous existons : « de trop pour l'éternité » nous dit Sartre en ajoutant que « l'homme est une passion inutile ». N'aurait-il pas raison d'avoir tort ? Dès lors que nous sommes, que nous vaut l'hypothèse selon laquelle on aurait pu ne pas être ? N'est-ce pas la question elle-même qui devient inutile ? La véritable question n'est-elle pas de savoir ce que l'on peut faire de cette existence qui nous est donnée et que nous n'avons pas voulue ?

Nous suffit-il un seul coup de dés pour abolir tous les hasards ? Mallarmé était persuadé du contraire et, disait-il, « de ce qui a eu lieu, ne demeure que le lieu » : tragique Mallarmé ! Le lieu devient constellation quand nous sacrons le nombre affiché par le dé : sacrer le nombre, c'est-à-dire l'accepter et en l'acceptant abolir toute contingence. Que la raison de notre existence soit nécessaire ou seulement suffisante comme l'affirmait Leibniz a si peu d'importance : notre existence, même si elle purement contingente, devient une nécessité quand, en l'assumant, nous lui donnons un but.

« Je suis Zarathoustra, l'impie : je fais bouillir dans ma marmite tout ce qui est hasard. Et ce n'est que lorsque c'est cuit à point que je lui souhaite la bienvenue comme ma nourriture.

Et en vérité, maint hasard s'est approché de moi en maître : mais ma volonté lui parla d'une façon plus dominatrice encore, — et aussitôt il se mettait à genoux devant moi en suppliant —

— me suppliant de lui donner asile et accueil cordial, et me parlant d'une manière flatteuse : « Vois donc, Zarathoustra, il n'y a qu'un ami pour venir ainsi chez un ami ! » »

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre III)